

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I Annonces à faire en chaire. — II Solennités de titulaires. — III Aux prières. — IV Le R. P. Michaud, C. S. V. — V Correspondance romaine. — VI Les cathédrales du moyen-âge ou le symbolisme de l'art gothique. — VII La veillée de Noël. — VIII Conversion à la messe de minuit. — IX La religion de Shakespeare. — X Bibliographie. — XI Ordo des fidèles.

ANNONCES A FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 28 décembre

Premier vendredi du mois, Circoncision et, dans les diocèses de Montréal et de Valleyfield, chant du *Te Deum* le dernier dimanche de l'année et du *Veni Creator* le 1er janvier.

SOLENNITES DE TITULAIRES

Jepidi, le 1er janvier

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de la Circoncision (Saint-Sauveur).

Dimanche, le 4 janvier

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité du titulaire de Sainte-Geneviève (Ile de Montréal et Berthier).

Mardi, le 6 janvier

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Fête du titulaire de l'Epiphanie. J. S.

AUX PRIERES

Sœur Marie de Saint-Michel, née Barbe Voyer, religieuse converse, des Religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur, décédée à Montréal.

Sœur Saint-Joachim, née Marie-Théophile Frémont, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Montréal.

Sœur Marie-Octavie, née Marie-Thaïs Langlois, professe vocale, des Sœurs de Charité de la Providence, décédée à Montréal.

Sœur Marie-Ubalaine, née Evélina Perreault, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Lachine.

LE R. P. MICHAUD, C. S. V.

LA communauté des Clercs de Saint-Viateur vient de perdre l'un de ses membres les plus distingués, et le diocèse de Montréal l'homme qui lui a peut-être rendu le plus de services au point de vue de l'architecture et de la construction de ses édifices religieux.

Humble, aimant à se dérober et à se cacher, toujours à la peine et au travail obscur, le R. P. Joseph Michaud a passé dans le monde en faisant peu de bruit ; — mais beaucoup de bien. Il est mort comme il a vécu, dans la retraite, le silence, l'oubli d'un grand nombre. Ses œuvres cependant resteront ; elles seront son plus bel éloge aux yeux de l'histoire, et son nom vivra, vénéré et béni, dans les communautés religieuses et dans les paroisses qui ont si largement bénéficié de son talent, de sa longue expérience, de son admirable zèle pour élever à Dieu des temples dignes de son infinie Majesté : *Zelus domus tuæ comedit me.* — (Joan, II).

Le R. P. Michaud a été l'un des bienfaiteurs insignes de la cathédrale de Montréal. Il a mis dans l'exécution de ce plan grandiose, la reproduction fidèle de la Basilique Vaticane, toute son âme de prêtre, toutes ses ressources d'architecte, toutes les forces et les énergies de son tempérament entier et énergique. Il en a surveillé les travaux avec une persévérance admirable qui sut résister aux fatigues et aux épuisements d'un âge avancé.

La *Semaine* publiera plus tard une notice biographique sur ce bon et saint religieux qu'elle recommande avec instance aux prières de ses lecteurs.

Le service du R. P. Michaud a eu lieu mardi dernier, dans l'église paroissiale de Joliette, au milieu d'un grand concours de religieux, de religieuses, de prêtres et d'élèves des différentes institutions religieuses de cette ville. La messe de Requiem a été célébrée par le R. P. Ducharme, C. S. V., supérieur provincial, et Mgr Racicot,

re
m
M.
bé
de
un
de
ma
vell
est
serv
dév.

administrateur du diocèse, fit en termes émus l'éloge funèbre du regretté défunt.

Puisse son âme, après une vie de 80 ans sur la terre d'exil, dont près de soixante se sont passés au service de Jésus-Christ, dans la pratique fidèle des conseils évangéliques, entrer au plus tôt en possession du repos éternel dû à ses multiples et incessants travaux, et contempler face à face Celui dont il a aimé ici-bas la gloire invisible, habitant la splendeur de nos temples et se cachant sous les voiles de nos tabernacles : *Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ.* — (Ps. XXV, 8).

ALFRED ARCHAMBEAULT, chan.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 3 décembre 1902.

L'AUDIENCE des Canadiens a eu le privilège de ne point passer inaperçue dans la presse catholique. *L'Univers*, la *Vérité française*, la *Croix*, en ont publié des comptes rendus assez longs et qui ont donné la physionomie exacte de cette manifestation de foi et d'amour du peuple canadien et du diocèse de Montréal, à Léon XIII.

M. Clapin, supérieur du Collège Canadien, y avait demandé une bénédiction spéciale pour M. l'abbé Colin, le très digne supérieur des Messieurs de Saint-Sulpice à Montréal ; quelques jours après, une dépêche annonçait la mort de ce saint prêtre dont la vie était depuis longtemps un martyre continu, une lutte contre la maladie, mais lutte dont il était toujours sorti victorieux, y puisant de nouvelles forces pour faire le bien. Demain, le Collège Canadien, dont il est le fondateur, lui payera son tribut de reconnaissance par un service solennel où viendront prier tous ceux qui reconnaissent le dévouement des Messieurs de Saint-Sulpice et apprécient le bien

que fait le Collège Canadien. Sa Grandeur l'archevêque de Montréal chantera lui-même la sainte messe et donnera l'absoute.

Depuis le nouveau décret de la Congrégation de la Cérémoniale, on ne peut plus inviter un cardinal pour donner l'absoute. Ce décret, en effet, interdit aux Emes membres du Sacré Collège de faire cette cérémonie funèbre pour d'autres personnes que pour le Souverain Pontife, les cardinaux ou les princes chrétiens. Sans cette défense, le cardinal Vincenzo Vannutelli, protecteur de la Compagnie de Saint-Sulpice, aurait aimé venir donner ce témoignage de particulière estime au regretté supérieur.

— Les Commissions se multiplient en ce moment. Nous avons eu d'abord la commission pour les études bibliques, chargée de la tâche délicate de juger les questions qui seront déferées à ce tribunal. Les consultants qui devront préparer le travail ne sont pas encore nommés. Cette sollicitude du Pape pour les études bibliques montre l'importance qu'y attache le Saint-Siège. Quelques esprits ont voulu voir, dans certains termes de cette lettre pontificale, comme une atténuation de l'encyclique *Providentissimus Deus*, parce que le Pape y recommande l'étude, non seulement des manuscrits, mais des auteurs, même protestants, qui ont traité ces matières. Or, une pareille interprétation est fautive de tout point. La lettre pontificale n'est point faite pour tous les fidèles, mais uniquement pour les futurs membres de cette commission, et ne s'adresse qu'à eux. C'est à eux qu'elle recommande l'étude des manuscrits, les recherches dans les travaux des protestants, des juifs, de tous ceux qui s'occupent des questions bibliques à quelque camp qu'ils appartiennent. Un jeune homme qui commence ne saurait prendre cette lettre pour règle et doit suivre strictement l'encyclique *Providentissimus Deus*. D'ailleurs cette science allemande manque d'une chose : du sens catholique. N'ayant pas la tradition, à laquelle elle préfère ses propres idées, elle cherche dans la nuit, dédaignant les lumières que Dieu ménage à ceux qui le cherchent. Aussi ne faut-il pas s'étonner

de les voir se réfuter les uns par les autres, démolir les hypothèses qu'ils ont patiemment édifiées, et valifier d'une certaine manière ce texte des saints livres : *Mentita est iniquitas sibi*.

— Une seconde commission a été nommée pour l'œuvre de la préservation de la foi à Rome. Les protestants s'agitent beaucoup ici, ils ont une chose qui manque aux catholiques, l'or, et peuvent facilement acheter des âmes qu'ils s'imaginent être des convertis. Ils font cependant un mal très réel, en rendant indifférents et libres penseurs. Léon XIII avait institué l'œuvre de la préservation de la foi ; maintenant il centralise les efforts en leur donnant dans la personne de cinq cardinaux un conseil directif. Il aura pour mission de surveiller le mouvement protestant, de diriger toutes les bonnes volontés, de choisir les moyens les plus propres à enrayer le mal. On a fait sous ce rapport un progrès sensible en imprimant un *Nouveau Testament*, dit de propagande, qui pour une somme minime de vingt centimes l'exemplaire, met dans les mains des fidèles le texte exact des évangiles et des actes. De courtes mais de substantielles notes, mises au bas des pages, servent de commentaire aux endroits les plus difficiles. Conservant la division en versets, ceux-ci cependant ne viennent pas interrompre le texte qui se suit, n'employant les alinéas que lorsque le sens le demande. Cette disposition typographique facilite de beaucoup la lecture, et groupe des idées qui perdraient à être dispersées dans la séparation en versets.

— Une troisième commission composée de consultants vient encore d'être nommée. Elle est adjointe à la Congrégation des Rites sous le nom de Commission historico-liturgique, et une de ses fonctions principales sera de procéder à la réforme d'un certain nombre de légendes du Bréviaire romain, principalement de celles qui se rapportent aux pontifes des trois premiers siècles de l'Eglise. Le Bréviaire reproduit pour ces papes le *Liber Pontificalis*, mais la première partie de cet ouvrage appartient au VI^e siècle où elle a été compilée sur des documents antérieurs que nous n'avons plus.

Depuis, le progrès des sciences historiques a porté la lumière sur certains points, a montré que l'attribution faite à tel pape de telle ou telle disposition est fautive, et il s'agirait de rendre à chacun de ses pontifes sa physionomie vraie, la dégageant des interpolations postérieures. Le travail délicat ne touche aucunement la vie de ces papes et leur sainteté, mais des points de détail qui n'ont qu'une importance secondaire. La valeur des membres qui composent cette commission, Mgrs Duchesne et Wilpert, les pères Ehlé et Roberti, M. Benigni, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Appolinaire, indique que le Pape a voulu s'entourer des hommes les plus éminents par leur science et leur érudition. Il ne nous reste plus qu'à attendre patiemment le fruit de leurs travaux ; il en sortira toujours la glorification de l'Eglise.

DON ALESSANDRO.

LES CATHEDRALES DU MOYEN-AGE

OU

LE SYMBOLISME DE L'ART GOTHIQUE



U moyen-âge, le genre humain n'a rien senti d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre".

Cette parole est de Victor Hugo. Les archéologues de notre époque en ont démontré la vérité. Leurs ouvrages sont bien connus. Aucun cependant, croyons-nous, n'a mieux parlé de la sublime beauté des grandes cathédrales du moyen-âge que M. Emile Mâle, dans son livre *l'Art religieux du XIIIe siècle en France*. L'érudition de l'auteur s'y révèle vaste et profonde ; le style en est simple, facile, plein de charmes.

M. Frantz Funck Brentano a donné, de l'intéressant ouvrage de M. Mâle, un résumé clair et succinct qu'il a émaillé de réflexions et de remarques personnelles du plus haut intérêt. Nous avons cru être utile et agréable à nos lecteurs en publiant les principaux passages de cette magnifique

analyse. C'est leur fournir non seulement un moyen de mieux comprendre les beautés cachées de l'art gothique, le touchant symbole des cathédrales du moyen-âge, mais encore une réponse éloquente aux déclarations des écrivains qui ne voient et persistent à ne faire voir dans ces siècles de foi que ténèbres, ignorance observantisme et oppression du peuple.

A. A.

Après le mépris, qui nous étonne tant aujourd'hui, des XVIIe et XVIIIe siècles, après les enthousiasmes irréflechis et un peu enfantins de l'époque romantique, les savants qui ont une âme d'artiste en sont aujourd'hui venus à admirer les grandes œuvres du moyen-âge avec une émotion mesurée, consciente d'elle-même, avec une intelligence profonde de l'art qu'ils étudient...

A leurs yeux, les pierres se sont animées. Ce ne sont plus seulement pour eux de belles formes, des voûtes élancées, une ornementation sculptée avec grâce et relief : ce sont, aux portails des églises, des scènes vivantes, où se traduisent avec force et naïveté les idées et les croyances, les aspirations, les préoccupations d'autrefois. L'expression de la beauté qu'ils renferment en devient plus vivante et le commentaire qui s'en dégage plus suggestif...

Contrairement à ceux qui ne voyaient dans l'art et la littérature du moyen-âge que désordre et confusion, parce que, ne l'ayant qu'insuffisamment étudié, ils ne le comprenaient pas, M. Mâle montre au contraire que le génie de cet époque a été tout harmonie. « Aucun art, écrit-il, plus justement que celui du XIIIe siècle, ne « mérite d'être défini : une musique fixée ».

Les cathédrales ont été l'expression des connaissances, des croyances et des idées du temps.

« La cathédrale eût mérité, dit M. Mâle, d'être appelée de ce nom « touchant qui fut donné par les imprimeurs du XVe siècle à un de « leurs premiers livres : *La Bible des pauvres*. Les simples, les « ignorants, ceux qu'on appelait *la sainte plèbe de Dieu*, appre-

« naient par les yeux presque tout ce qu'ils savaient de leur foi ». Croyances, connaissances, sentiments et idées, tout est exprimé dans ce monde de statues et de bas-reliefs où, malgré tant de destruction par le temps et les hommes, on retrouve aujourd'hui encore le clair miroir du temps qui les a créés.

« Ces innombrables statues, remarque encore M. Mâle, déposées d'après un plan savant, étaient comme une image de l'ordre mer-veilleux que saint Thomas faisait régner dans le monde des idées ; grâce à l'art, les plus hautes conceptions de la théologie et de la science arrivaient confusément jusqu'aux intelligences les plus humbles ».

L'enseignement donné par les statues et les vitraux des églises était complet. Aucune partie des connaissances humaines n'en était alors exclue. Cet enseignement n'était d'ailleurs pas exclusivement religieux, comme on serait tenté de le croire au premier abord. Les idées morales, les vices et les vertus, toutes les connaissances naturelles, les arts et métiers, jusqu'à la grammaire et la philosophie, sont racontés au peuple par les statues du portail, ou les médaillons des grands vitraux. Dans l'art des cathédrales, tout devient symbole. Symboles, les signes sont lus à première vue par la masse des fidèles, comme aujourd'hui le peuple lit les caractères de l'écriture. Les fleurs même qui enguirlandaient tympan et voussures sont, dans l'âme des hommes du temps, des symboles de la pensée de Dieu.....

Tout a sa signification profonde : rien n'est abandonné au hasard, ni à une fantaisie indifférente. Chaque détail a son importance et sa portée très précise ; toute symétrie a sa valeur, tout est réglé par une mathématique sacrée jusqu'à l'emplacement et à l'orientation de l'église qui doit être du levant au couchant.

Ces détails sont l'expression touchante et grandiose d'une âme commune à un peuple qui, tout entier, vibrait d'une même foi. « Il y eut alors dans l'art quelque chose d'impersonnel et profond. On peut dire que telle attitude, tel groupement symbolique fut voulu, désiré par tous. »

Comme bien on pense, un art ainsi conçu, n'a pu être exécuté que sous la direction immédiate des clercs. M. Mâle s'élève avec raison contre l'idée émise parfois qui a fait de nos artistes du moyen-âge des esprits indépendants, secouant le joug du dogme et traduisant les révoltes de leur esprit dans les pierres des édifices.

Ainsi l'a pensé et écrit Victor Hugo. Le livre architectural, écrit-il « dans sa *Notre-Dame de Paris*, n'appartient plus au sacerdoce, à la religion, à Rome ; il est à l'imagination, à la poésie, au peuple. Il existe à cette époque, pour la pensée écrite en pierre, un privilège tout à fait comparable à notre liberté de la presse ; c'est la liberté de l'architecture. Cette liberté va très loin. Quelquefois un portail, une façade, une église tout entière présentent un sens symbolique absolument étranger au culte, ou même hostile à l'Eglise. » M. Mâle ne craint pas de qualifier cette théorie de *parfaitement fausse*. « Non, les artistes du moyen-âge ne furent ni des révoltés, ni des libres-penseurs, ni des précurseurs de la Révolution. Il est devenu inutile aujourd'hui de les présenter sous ce jour pour intéresser le public à leur œuvre. Il suffit de les montrer comme ils furent vraiment : simples, modestes, sincères. Ils nous plaisent mieux ainsi. Ils furent les interprètes dociles d'une grande pensée qu'ils mirent tout leur génie à bien comprendre. Il leur fut rarement permis d'inventer. L'Eglise n'abandonna guère à leur fantaisie que les parties de pure décoration. Mais là, leur puissance créatrice se déploie librement pour orner la maison de Dieu, ils lui tressent une couronne de toutes les choses vivantes. Les plantes, les animaux, toutes ces belles créatures qui éveillent la curiosité et la tendresse dans l'âme de l'enfant et du peuple, naissent sous leurs doigts. Pour eux, la cathédrale est devenue un être vivant, un arbre gigantesque plein d'oiseaux et de fleurs. Elle ressemble moins à une œuvre des hommes, qu'à une œuvre de la nature ».

Toute la nature de France en sa rustique et savoureuse verdure, renaît du haut en bas de la cathédrale ; — y redisant d'une voix saine et joyeuse la gloire du bon Dieu. . .

L'art des cathédrales n'est pas seulement un hommage à la nature simple et gaie du pays de France, il est un champ de triomphe à la gloire des humbles, au dur labeur de l'ouvrier, au rude travail de l'homme des champs.

M. Mâle observe quelle petite place tiennent, dans la sculpture des églises, inspirée par les clercs, les rois, les princes et les grands de ce monde. La grande place et la place d'honneur y est pour le pauvre, pour celui qui peine dans sa petite échoppe, ou pour la ménagère, attentive et tranquille, qui range son dressoir.

Avec le temps, dans la tourmente effroyable que poursuivit la guerre de cent ans, les traditions s'altèrent. Le sens des vieux symboles se perdit. L'art du moyen-âge devient une énigme, ses présentations semblèrent, dès ce jour, puéril....Ce fut la Renaissance : la fleur antique reprit une sève que l'ont croyait desséchée ; mais ses racines s'enfoncèrent dans la tombe. De l'art grandiose qui avait été profondément national et français. M. Emile Mâle juge comme suit cette transformation : « Les artistes à partir de la renaissance, « s'affranchirent de leurs vieilles traditions, à leurs risques et périls. « Quand ils ne furent pas supérieurs, il leur fut difficile, dans leurs « œuvres religieuses, d'échapper à l'insignifiance et à la platitude ; et « quand ils furent grands, ils ne le furent pas plus que les vieux « maîtres dociles qui exprimaient naïvement la pensée du moyen-âge.

L'art français du moyen-âge fut véritablement l'expression profonde et directe de l'âme nationale, de l'âme populaire ; c'est ce qui en fait la grandeur, c'est ce qui en fait aujourd'hui encore le charme : c'est ce qui en fera l'immortelle beauté.

LA VEILLÉE DE NOËL

..... A l'heure sainte où Jésus dans ses langes descendit pour souffrir, il faut..... il faut prier pour ceux qui souffrent sans secours. Vous avez quand il neige, un grand feu qui pétille, des vêtements bien chauds, des fruits et du bon pain, mais les pauvres n'ont pas de gal foyer qui brille, ils sont nus, et souvent ils souffrent de la faim.

CONVERSION A LA MESSE DE MINUIT

UN jeune homme, élève de nos écoles matérialistes de médecine, entraîné par le torrent des mauvais exemples, renonça absolument aux pratiques de la religion, et, esprit logique, renia bientôt la foi glorieuse de son père, héros tombé sous l'étendard du Sacré-Cœur.

La mère, cruellement frappée par la mort du chef de la famille, souffrait d'une maladie qui la conduisait peu à peu vers celui qui avait été son soutien ; et elle était d'autant plus inconsolable et malade, qu'elle se sentait plus impuissante à arrêter le débordement d'impiété de son fils.

La fille, qui comprenait toute l'étendue de la douleur de la pauvre mère, et voyait son malheureux frère courir ainsi à la damnation, s'approcha la veille de Noël du lit de la malade.

— Maman, dit-elle, si je pouvais aller à minuit à la messe de Notre-Dame-des-Victoires, quelque chose me dit que l'Enfant de la crèche m'accorderait là la conversion de mon frère.

— Ma pauvre enfant ! qui t'accompagnerait ? Je n'irai plus jamais avec toi à la messe de minuit.

— Eh bien ! mon frère ?

— Ton frère ! y songes-tu ? Lui qui éprouve une si grande horreur pour l'église, qu'aux enterrements il ne veut pas entrer et attend à la porte, espères-tu qu'il te conduirait ?

— J'essaierai de le décider.

— Je ne demande pas mieux ; mais je crains que ton éloquence, comme tes caresses, ne soit inutile."

L'étudiant en médecine reçut de très haut la proposition qu'il appela saugrenue. Tant de colère cependant

dénote ordinairement un reste de foi, prisonnière de l'impitoyable libre-pensée.

La jeune fille insista; et, vaincu par sa persistance, vers minuit, heure à laquelle un homme du monde n'aime pas à dire qu'il préfère se coucher, l'étudiant protégeait sa sœur sur le chemin de la messe, et s'installait auprès d'elle pour la protéger au retour.

La cérémonie fort belle de Notre-Dame-des-Victoires paraissait l'intéresser; il regardait avec une sorte d'avidité ce spectacle oublié, et ne s'ennuyait pas.

Au moment de la communion, il fut fort étonné; tous défilaient pour se rendre à la sainte table. On arriva à son rang; les voisins sortirent, sa sœur aussi. Il se vit seul. Le vide lui causa une impression étrange...

Cependant sa sœur recevait l'Enfant-Jésus en la crèche de son cœur, et le réchauffait de l'ardeur de sa prière pour le jeune incrédule. De son côté, le libre-penseur, prêt à résister fièrement aux sollicitations de tous les chrétiens assemblés dans l'église, succombait sous le poids de l'isolement où l'avaient laissé ses quelques voisins; disons le mot: il eut peur.

Un souvenir d'enfance domina son esprit; il tomba à deux genoux, et une explosion de sanglots sortit de sa poitrine...

La jeune fille cependant revenait dévotement. Elle voit cette abondance de larmes, et son frère qui se penche vers son oreille pour lui dire: "Ma sœur, sauve-moi! Un prêtre! je suis écrasé sous le poids de mon indignité! Un prêtre! un prêtre!"

Ce fut la sœur qui eut à modérer l'impatience du néophyte. A l'issue de la cérémonie, le prêtre fut trouvé; et bientôt le jeune homme embrassait sa mère, en lui disant: "Je vous rends votre fils."

Le portrait du père sembla sourire. On ne reposa point en cette belle nuit, pas plus qu'à

la crèche de Bethléem ; et à six heures du matin tous deux étaient revenus à la même place en l'église de Notre-Dame-des-Victoires.

Au moment de la communion, tous quittèrent leur rang pour aller à la sainte table : l'étudiant les suivait. Une jeune fille restait seule prosternée à deux genoux, et le pavé qui avait reçu la nuit les larmes de repentir, recevait encore des larmes : mais c'étaient des larmes de joie.

LA RELIGION DE SHAKESPEARE



ON attention a été appelée sur une erreur importante dans les extraits de Barthèlemey, publiés dans la *Semaine religieuse* du 25 octobre dernier, page 282.

Dans le préambule du testament de Shakespeare, au commencement de la cinquième ligne, il faudrait lire : MOI, WILLIAM SHAKESPEARE, indigne membre de la sainte religion catholique, — et non JOHN SHAKESPEARE.....

Guizot avait dit *John*, mais de Rougemont, dans sa copie du premier paragraphe du testament, avait écrit *William*.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter ici quelques observations et d'autres extraits tirés du même chapitre des *Erreurs et mensonges historiques* de Barthèlemey.

Il est bon que le lecteur soit informé que M. Ch. Barthèlemey jouissait de la haute confiance des autorités ecclésiastiques de Rome ; les archives du Vatican étaient mises à sa disposition ; la première série de sa publication avait été soumise à Sa Sainteté le Pape Pie IX, et honorée d'un bref pontifical se terminant par l'encouragement suivant :

« En vous exprimant Notre gratitude, nous vous exhortons à poursuivre sans relâche le grand travail que vous avez entrepris, et comme gage de notre très affable bienveillance envers vous, nous vous donnons, cher fils, très affectueusement, la bénédiction apostolique ».

Du 16 sept. 1863.

(Signé), PIE IX, pape.

On peut donc présumer que cet auteur, Ch. Barthèlemey, n'avait en vue que l'honneur et la gloire de l'Eglise catholique, en travaillant à faire triompher la vérité.

Il avait pris pour épigraphe, de son étude sur Shakespeare, cette pensée d'un grand admirateur de l'Eschyle anglais, M. de Maistre : « *Je ne cesserai de le dire comme de croire : l'homme ne vaut que parce qu'il croit. Qui ne croit rien, ne vaut rien.* »

Partant de cette pensée, Barthélemy attribue à la foi catholique de Shakespeare les grandes inspirations qui font admirer ses productions dramatiques et son talent de moraliste.

On ne doit pas croire pourtant que Barthélemy, non plus que Simpson et Rio, ait eu l'intention d'élever Shakespeare au rang des modèles à imiter parmi les catholiques. — Non, loin de là ; il vivait à une époque où, dans son pays, l'Eglise catholique était persécutée, où les prêtres étaient obligés de se cacher et de prendre tous les déguisements imaginables pour arriver aux chevets des mourants. S'il eût voulu faire ouvertement parade de sa foi catholique dans ses drames, il aurait été par force réduit au silence. Il eut aussi recours au déguisement pour prêcher sa morale sur les théâtres, et c'est ce qu'il a regretté lui-même plus tard comme une malheureuse nécessité.

Mais les auteurs Simpson et Rio, qui ont étudié très attentivement ses œuvres, ont trouvé qu'il avait souvent oublié son déguisement pour faire respecter sa foi, dans ses rôles de moines et la défense des victimes contre les tyrans, comme dans ces vers :

Priests pray for enemies, but princes kill.

*Kings are earth's Gods : in vice their law is their will
And if jove stray, who dares say jove does ill ?
One sin, I know, an other does provoke,
Murder's as near to lust as flame to smoke.*

Thou knowest this :

T'is time to fear when tyrants seem to kiss.

*Great men may jest with saints, t'is wit in them,
But, in the less, foul profanation.*

Vers la fin de sa vie, cependant, Shakespeare n'était pas en paix avec lui-même et il fit sa confession dans des sonnets.

Voici une autre page de Barthélemy sur ce sujet :

« Un des plus intéressants témoignages du catholicisme de Shakespeare et de sa croyance en l'efficacité de la pénitence, est celui-ci : dans un de ses remarquables sonnets où il déplore la triste nécessité qui l'a obligé, pour vivre, à composer ses pièces et à les jouer lui-même, il s'exprime ainsi en s'adressant à un ami :

« Oh ! grondez pour moi la fortune, cette déesse coupable de toutes mes fautes, qui ne m'a pas laissé d'autre ressource que la contribution publique qui rend esclave du public. C'est là ce qui fait que mon nom est stigmatisé et que ma nature est rompue au vil métier qu'elle fait comme la main du teinturier. »

« Ayez donc pitié de moi et souhaitez que je sois régénéré, alors qu'en malade docile, je boirai le calice amer qui doit guérir mon infection. »

« Ailleurs il se félicite de s'être détourné à temps avant que le temps le détourne, et d'avoir rapporté avec lui l'eau amère qui doit laver sa faute. »

« Cette idée de réhabilitation aux yeux de Dieu ou aux yeux des hommes est une de celles qu'il a le plus fortement exprimées, surtout dans un autre sonnet, où il s'accuse d'avoir donné à la vérité un regard oblique comme à une étrangère, d'avoir fait violence à ses propres sentiments, et d'avoir vendu bon marché ce qu'il avait de plus cher. »

« Si l'on excepte la tragédie du *roi Lear* et celle d'*Antoine et Cléopâtre*, toutes les œuvres que Shakespeare produisit, sur la fin de la dernière période de son activité dramatique, c'est-à-dire entre 1605 et 1611, toutes, sans excepter *Cariolan*, sont marquées d'une empreinte de plus en plus chrétienne : cette empreinte est surtout frappante dans le cinquième acte de *Richard II*, particulièrement lorsque *Richard II* engage la reine à chercher un asile dans une maison religieuse en France, « afin, dit-il, de regagner par une sainte vie, dans un monde nouveau, la couronne que nos heures profanes nous ont fait perdre dans celui-ci. »

« Jamais Souverain même canonisé a-t-il mieux dit en quoi consiste la vraie grandeur des rois que ne le fait *Richard II* en parlant de son rival *Bolinbrooke* :

« *Bolinbrooke* prétend-il être aussi grand que nous ? Il ne sera pas plus grand : S'il sert Dieu, nous le servirons aussi, et nous serons ainsi son égal. »

« Les paroles qu'il prononce quand il est question de sa déposition ne sont pas moins remarquables :

« Faut-il que je porte le nom de Roi ? Au nom de Dieu qu'on me l'ôte ? Je donnerai mes bijoux pour un chapelet, mon splendide palais pour un ermitage, mon éclatant appareil pour une robe de mendiant, mes gobelets ciselés pour un plat de bois, mon sceptre

« pour un bâton de pèlerin, mes sujets pour une paire de saints sculptés. »

Malgré cela, il est évident que Shakespeare ne peut être élevé à la hauteur d'une lumière brillante dans l'Eglise catholique ; mais au moins, il nous est permis d'éprouver quelque satisfaction en apprenant que cet homme arrivé par son génie au sommet d'une réputation universelle, partageait nos croyances religieuses, et a déploré, publiquement sur ses vieux jours, les fautes de sa vie.

D'un autre côté, on ne doit pas trop s'étonner de ce qu'un protestant comme M. de Rougement, l'ait présenté, à l'un de ses amis, comme un honneur et une gloire pour l'Eglise catholique.

R. BELLEMARE.

BIBLIOGRAPHIE

L'Âme saine, — par P. H. CLÉRISSAC, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Paris, Oudin, 10, rue de Mézières. 2 frs.

C'est un traité philosophique que liront avec intérêt ceux qui se préoccupent de questions sérieuses. Il y a là sur les opérations, le fonctionnement normal, la bonne hygiène de l'intelligence et de la volonté des notions claires et précises.... Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir mis ces choses abstraites à la portée du public, de l'avoir fait d'une manière très personnelle où il n'entre rien de banal, et dans un style d'une rare distinction. *L'Âme saine* est un volume que nous recommandons volontiers.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 28 décembre

Fête des SS. INNOCENTS, 2e cl ; mém. des Oct. de Noël, de S. Etienne et de S. Jean (non du dim.) ; préf. de Noël. — Aux II vêpres, psaumes de Noël, depuis le capitule des SS. Innocents ; mém. de S. Thomas de Cantorbéry (du 29. ant. *Iste sanctus*) et des Oct. de Noël, de S. Etienne et de S. Jean.

Aujourd'hui, dans les diocèses de Montréal et de Valleyfield, on chante le Te Deum pour remercier Dieu des grâces reçues dans le cours de l'année. Dans ces mêmes diocèses, on chantera jeudi, le 1er janvier le Veni Creator avant la grand'messe pour demander les lumières du saint Esprit.

Jeu*di*, le 1er janvier

Fête de la CIRCONCISION DE N. S., 2e cl. ; (D'OBLIGATION) ; à la messe, *Credo* et préf. de Noël. — Aux IIes vêpres, mém. de l'oct. de S. Etienne (*Stephanus*)